

BIENVENUE À SILICON BERLIN



On les appelle les « **stipers** », un mix de « start-upers » et « hipsters ». Ils viennent du monde entier, n'ont pas d'argent mais plein d'idées. Et débarquent à Berlin, en passe de devenir la nouvelle Silicon Valley de l'Europe, la bohème et la débrouille en plus. PAR NORA MANDRAY
PHOTOS : LARS BORGES

On croyait le mot « start-up » enterré après l'éclatement de la bulle Internet dans les années 2000. A Berlin, il est en retour de hype. Signe des temps, The Factory, une ancienne distillerie transformée en méga-incubateur dédié aux start-ups berlinoises. En plein cœur de la ville, l'édifice comprendra une salle de fitness, un espace barbecue, un terrain de basket, un jardin suspendu avec auditorium... De quoi attirer les « digital natives » du monde entier qui viennent tenter leur chance ici. Car de plus en plus de success stories du Web ont lieu dans la capitale allemande, plus connue jusque-là pour sa scène techno. C'est le cas de Gidsy, plateforme de partage d'expériences (tout internaute peut proposer, contre rémunération, une activité, d'une visite guidée « street art » à un cours de physique quantique) lancée en novembre 2011 par trois jeunes Berlinoises de 24 à 28 ans. Bingo! Deux mois après sa création, l'acteur Ashton Kutcher parie sur Gidsy et investit plus d'un million de dollars sur le concept, présent désormais dans treize villes. Depuis, les start-ups poussent comme des champignons. On en compte cinq nouvelles par jour à Berlin, soit 1900 par an*. Applications, réseaux sociaux, jeux vidéos, e-commerce, e-learning... les idées fusent. ➤

* Source : Bitcom.

Le St Oberholz, bar cool et Q.G. des start-upers berlinois. Ci-dessus, Jess Erickson, la cofondatrice des Berlin Geekettes.





Caroline, Michael, Jess, Justin, Denise et Giuseppe (ci-contre) viennent du Canada, d'Israël ou d'ailleurs et font bouger la scène Web berlinoise depuis leur MacBook.

Changer le monde 2.0

«J'ai rencontré mon futur collaborateur chez un ami. Il m'a parlé de sa start-up et j'ai tout de suite accroché.» Du jour au lendemain, Giuseppe, un Italien de 28 ans, lâche son boulot au sein d'une ONG pour prendre les manettes de la branche berlinoise de Ploonge – un réseau social de fans de bouffe. Et quitte ses bureaux à moquette grisâtre pour rejoindre l'espace mi-coworking mi-galerie d'art Artconnect dans le quartier branché de Neukölln. «C'est à Berlin que ça se passe désormais et le meilleur reste à venir», prophétise Giuseppe. Même entraîné chez Michael Ronen, jeune Israélien, fondateur de Capsuling.Me et coach des ateliers Pimp my pitch, où une vingtaine de start-upers se retrouvent chaque mois pour s'entraîner à présenter leur projet à des investisseurs. «Quand tu as une idée de business, tu es convaincu que c'est la meilleure. Mais ce n'est pas toujours le cas de ceux qui vont parier sur toi!», explique Michael qui encourage les participants à emprunter les techniques du théâtre pour convaincre. «On a moins de fric que dans la Silicon Valley, mais ici on est sexy!», c'est ainsi que cette petite population hyper-créative reprend à son compte la devise de la ville. Son mentor: Christian Reber, le jeune fondateur de 6WunderKinder – une appli de «to do list» qui cartonne. C'est lui qui est à l'origine du manifeste The Anti-Copycat Revolution incitant les start-upers berlinois à innover à fond pour se démarquer de la Silicon Valley.



Kibboutz de créatifs

Et cette nouvelle communauté ultra-connectée mise sur l'entraide et le networking pour avancer. «J'assiste au minimum à trois événements start-up par semaine», raconte Giuseppe de Ploonge, qui co-organise lui-même les rendez-vous Startup Pizza, une fois par mois. Le St Oberholz, bar branché de l'ex- ➤

Soirées networking, brunchs digitaux ou coworkings géants, les start-upers berlinois passent leur vie à brainstormer autour d'une bière ou d'un café latte.



« On a moins de fric que dans la Silicon Valley mais ici, on est sexy », c'est la devise de cette communauté hyper-créative.

Berlin Est, est devenu le Q.G. des « stipsters ». C'est là qu'ont lieu les petits déjeuners organisés par Silicon Allee, un site dédié à l'actualité des start-up berlinoises. Tout le monde y parle anglais et vient échanger idées et contacts autour d'un café latte. On y croise pas mal d'Italiens et d'Espagnols qui ont quitté leur pays en crise. Mari Carmen, 28 ans, était programmeuse à Madrid. « J'ai envoyé mon C.V. à quelques boîtes ici, et elles m'ont toutes répondu; même si c'était parfois simplement pour prendre un café et se rencontrer. Sur place, j'ai décroché un boulot en une semaine! » Autre lieu emblématique de la scène Web: betahaus. Coworking de 2500 m² (avec un bureau en location à partir de 79 euros par mois), café à la déco chinée, atelier où l'on peut acheter des meubles design à construire soi-même... l'endroit ressemble plus à un kibboutz de créatifs qu'à une entreprise. « Ici, tu fais partie d'un véritable écosystème: c'est ça, le futur du travail. Ce n'est pas la fiche de paye qui compte, mais le sentiment de contribuer à un projet collectif », raconte Justin McMurray, Australien dont la start-up Somewhere HQ est nichée à betahaus.

Berlin Geekettes

Et dans cet univers de geeks fortement dosé en testostérone, les filles sont en train de faire un putsch. Caroline Drucker, Canadienne stylée et basée à Berlin depuis 2001 (« quand ça n'était pas encore cool ») est responsable marketing pour le site new-yorkais d'e-commerce Etsy, qui a installé des bureaux à Berlin il y a deux ans. « A Londres, Paris ou New York, la première question qu'on te pose c'est: "Tu as étudié où?" Ici, rien à voir! Berlin fonctionne sur le principe d'une économie d'amitié. » Elle est d'ailleurs l'une des figures des Berlin Geekettes, un réseau de filles fondé il y a un an par une Américaine, Jess Erickson, en réaction à l'écart hommes-femmes dans le milieu du Web. D'abord structuré autour d'un blog et de brunchs chez les unes et les autres, le réseau s'est rapidement étoffé. Elles sont aujourd'hui plus de 300 –hackeuses, designers, développeuses, étudiantes... – et ont récemment mis en place un programme de parrainage. « J'ai entendu dire des trucs ridicules comme: "T'es une fille, tu peux rien comprendre à la tech" ou pire: "Si on embauche des programmeuses,

elles vont distraire les programmeurs." Pour lutter contre ces préjugés, il faut s'entraider », résume Jess Erickson. Caroline Drucker accompagne ainsi Céline, jeune Web entrepreneuse (derrière la banque du temps Qipoqo.com), en la conseillant sur sa stratégie. Rails Girls Berlin est l'autre réseau de filles nerds. Deux fois par an, elles organisent des méga-ateliers, où des programmeurs chevronnés expliquent les bases du code HTML à des apprenties geeks. Becci, illustratrice, est l'une d'entre elles. « Le code c'est comme de la poésie! Tu peux vraiment construire tes rêves avec du HTML. » Et signe que les choses bougent, le premier Hackathon – contraction de « hacker » et « marathon » – exclusivement dédié aux filles s'est tenu du 1^{er} au 3 mars à Berlin. L'objectif: monter un projet Web en équipe et en trois jours. Et peut-être dans les rangs, la nouvelle Zuckerberg made in Germany. ■



1. Michael Ronen, le fondateur de Capsuling.Me, une appli créative.
2. Caroline Drucker, une geekette chic.
3. Annonces d'emploi à betahaus, où on partage les bureaux et les plans boulot.

